

EN CARÊME AVEC SŒUR EMMANUELLE

Une jeunesse impétueuse



Dès l'enfance, la jeune Madeleine frappe par son tempérament fougueux et frondeur. Une petite fille profondément marquée par la disparition tragique de son père.

Madeleine Cinquin, notre future sœur Emmanuelle, naît le 16 novembre 1908 à Bruxelles en Belgique. Elle grandit dans une famille aisée entre Paris, Londres et Marseille. Elle aura souvent raconté le grand traumatisme de son enfance. Alors qu'elle n'a que six ans, elle assiste à la noyade à Ostende de son père, parti nager après avoir joué avec ses enfants au bord de la plage. Selon elle, dans son inconscient, sa vocation de religieuse date de cet accident. Ainsi qu'un sentiment très fort et durable de l'éphémère et de la fragilité.

Un caractère fort

Élevée par sa mère, « une maîtresse femme, une lutteuse », dira-t-elle plus tard, elle développe un caractère très fort. Madeleine a une grande vitalité et une belle passion de vivre, qui ne la quittera jamais. Elle est aussi insupportable et frondeuse.

C'est à dix ans, dit-elle, que le désir d'un absolu monte en elle. L'amour de Dieu lui semble évident et proche. À 18 ans, alors que s'ouvre pour elle la vie toute tracée par son milieu social et que sa mère la pousse dans la voie du mariage, elle décide de devenir religieuse ! Elle refuse d'aller au bal et, malgré sa coquetterie et son désir de plaire, déchire les invitations. Elle voudrait une vie plus aventureuse et plus passionnante.

Madeleine a 20 ans, elle veut être sainte et... missionnaire, comme le Père Damien, ce prêtre flamand qui passa sa vie au milieu des lépreux dans une île du Pacifique, et dont elle a lu la biographie ! Autour d'elle, c'est la consternation. Madeleine a toujours été insupportable, elle ne sait que rire et s'amuser, elle dit non à tout, que ferait-elle au couvent ?

Mais Madeleine tient bon et choisit d'entrer dans l'ordre de Notre-Dame de Sion, une congrégation enseignante et semi-cloîtrée, fondée par Alphonse de Rastibonne en 1843. Elle a 21 ans... Elle dira à plusieurs reprises combien elle fut heureuse au milieu de ses sœurs, combien sa congrégation fut un pilier pour elle durant son installation dans les bidonvilles du Caire. Son caractère frondeur et son indépendance furent l'occasion de nombreux conflits avec ses supérieures, mais Madeleine, devenue au couvent sœur Emmanuelle, tint bon. Et c'est dans la maison de retraite de Notre-Dame de Sion, dans le Var, qu'elle s'éteindra en 2008, après une vie ô combien riche et... turbulente !

« Où trouver la source d'amour ?

Où trouver la force d'aimer ?

Chacun d'entre nous a une histoire plus ou moins triste, plus ou moins dramatique.

Comment certains trouvent-ils la source d'amour qui reste cachée à d'autres ?

On trouve la source d'amour en se faisant aspirer par la souffrance. Je me souviens de la première fois que je suis entrée dans le bidonville. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Dans les ruelles, on retrouvait entassées les ordures des beaux quartiers du Caire.

Les chiffonniers les ramenaient sur leurs petites voitures puis les jetaient dans les ruelles au milieu des cochons pour les trier. La saleté, les odeurs étaient infectes.

Les enfants cherchaient leur nourriture dans les immondices.

Je me rappelle m'être alors sentie aspirée. Aspirée c'est le terme. Il n'y en a pas d'autre.

J'avais 62 ans. Je pouvais prendre ma retraite confortablement en France. Cette aspiration de la souffrance a changé le cours de mon destin. Elle a comblé ma vie. »

Mon testament spirituel, Presses de la Renaissance



Le temps de l'épreuve



Emmanuelle n'est pas d'un caractère facile. Facilement irritable, n'aimant pas la contestation, l'expérience tunisienne la fait presque sombrer dans la dépression... Elle connaît la « solitude du désert ».

En 1954, Emmanuelle quitte la Turquie, qu'elle aime tant et dont elle a appris à lire et écrire la langue. Ses rapports houleux avec sa supérieure (elle ne devait pas être une religieuse très facile à diriger) ont eu raison de la patience de cette dernière, et la voici donc envoyée en Tunisie. Elle sera, là encore, professeure de français et aura comme élèves des jeunes filles de 13-14 ans, filles de colons et majoritairement françaises. C'est une catastrophe. Habitée aux jeunes filles orientales, sages et soumises, sœur Emmanuelle est confrontée à des petits bouts de femmes hilares, enchantées de la déstabiliser et de la faire sortir de ses gonds, ce qui est, elle le reconnaîtra plus tard, très facile ! Le chahut dans sa classe est constant. Les parents se plaignent et la pauvre sœur, qui a alors 45 ans, est terriblement humiliée de ne pas tenir sa classe. Elle en parlera plus tard comme d'une véritable épreuve : « J'étais épuisée, je n'arrivais plus à dormir. Je me sentais humiliée car les autres sœurs avaient pitié de moi et que je déteste la pitié. » De plus, le climat tunisien, beaucoup plus chaud et humide que celui de la Turquie, ne lui convient pas.

La solitude du désert



Pour la première fois de sa vie, Emmanuelle connaît une forme de dépression. Elle parle de cette époque comme de « sables mouvants » dans lesquels elle se débat. Elle à qui tout réussissait, qui sortait victorieuse de ses combats, qui pensait la [sainteté](#) à portée de main, se trouve totalement démunie. « Ma personnalité avait disparu. J'étais à bout. J'ai vécu là le désert de la solitude ou, si l'on préfère, la solitude du désert. » Même la prière, à laquelle elle a constamment recours, s'épuise. Cette période, qui dure trois ans, la marquera comme un fer rouge. En touchant le fond, Emmanuelle expérimente l'échec, l'impuissance et le doute. « Aujourd'hui, quand les gens m'entourent et me complimentent, parce que je suis plus ou moins

un phénomène à la mode, ou quand je m'écoute un peu trop parler, cela m'arrive encore, je me dis : "Ma fille, pense à ce que tu étais en Tunisie !" C'est là que j'ai découvert la justesse de la maxime de Marc Aurèle : " L'obstacle est matière à l'action !" »

J'appelle Dieu la bonté dans son essence. Celui qui vit de manière désintéressée porte Dieu dans son cœur, même s'il ne l'appelle pas Dieu.



Dieu, c'est un mot en quatre lettres. Employer un mot ou ne pas l'employer, quelle importance ? Il faut vivre en Dieu, qu'on le prie ou non. On ne peut prier un Dieu lointain, indifférent aux déchaînements de la violence et de la guerre. Je ne crois pas en un tel Dieu.

Dans certains drames de la vie, on touche une profondeur de souffrance inouïe. Je pense à ces jeunes, sapés dans leurs forces vives par accident ou maladie. Ils demandent le droit à l'euthanasie. Parfois même leurs proches, au risque de devoir rendre des comptes à la justice, leur donnent la mort. Une mère qui donne la mort à son enfant peut le faire par amour. Je comprends cela. je pense que moi-même j'aurais été tentée d'agir ainsi. Du moins dans un premier temps. Pourtant j'aurais aussi cherché en Dieu la solution.

Mon testament spirituel, Flammarion

La révolte au nom des pauvres



« Le luxe, c'est un ver qui ronge le cœur de l'homme. » Emmanuelle mettra du temps à prendre la mesure de sa vocation profonde. À 62 ans, elle obtient enfin l'autorisation de prendre son envol.

En 1957, Emmanuelle est enfin envoyée... ailleurs ! Elle part pour Kasnadar, près de Tunis. C'est un petit collège, avec un joli jardin et des élèves plus disciplinées. Notre sœur revit. Mais déjà s'agite et rouspète. Elle s'indigne de voir le chauffeur de la communauté des sœurs habiter une belle maison alors que les domestiques tunisiens s'entassent dans de pauvres masures. Et la réponse de sa supérieure : « Mais ma sœur, c'est comme ça en Tunisie » n'est pas faite pour la calmer ! L'injustice faite aux pauvres, c'est trop pour elle ! Revenue à Istanbul pour s'occuper à nouveau de la petite école des pauvres, elle est envoyée en 1963 à... Alexandrie ! Quelle aventure encore ! Surtout que le [concile Vatican II](#) fait passer une grande bouffée d'air frais dans l'Église et dans sa congrégation.

Le choc de la misère

À Alexandrie, la voici chargée d'ouvrir à l'esprit de partage de jeunes et riches Égyptiennes. Sur le conseil de sa supérieure, elle commence donc l'année scolaire par un voyage en train : visiter avec ses élèves les pyramides semble un bon moyen de créer des liens ! Mais en fait de pyramides, ce sont surtout les hordes d'enfants sales et misérables qui les assaillent à chaque arrêt qui sont comme un électrochoc. « Ce jour-là, qui aurait dû être le jour de la découverte des pyramides de Gizeh, a été pour moi celui de la découverte du tiers-monde et cela a été un véritable choc. Un choc d'autant plus violent que je me suis rendu compte qu'on peut très bien vivre dans le tiers-monde, comme je l'avais fait, sans avoir la moindre idée de ce qu'est la vraie misère, la vraie pauvreté. C'est là que je me suis révoltée et que j'ai failli quitter la congrégation. » Cela n'arriva pas ! Mais Emmanuelle dut batailler pour changer d'affectation et rejoindre en 1965 la petite école pour les pauvres de sa congrégation. Tout bascule alors.

Le bonheur dans le dépouillement

Les besoins des pauvres lui sautent au visage, ainsi que le devoir de partager. Elle expliquera par la suite ce qu'elle entend par « partager ». Partager, ce n'est pas se défaire de tout, mais c'est réduire son train de vie, faire un chèque substantiel de temps en temps, construire un hôpital pour les pauvres. « Le luxe, c'est un ver qui ronge le cœur de l'homme. Et j'ai découvert moi-même que le fait d'avoir renoncé aux choses inutiles rend tout bonnement heureux. »



Ce que sœur Emmanuelle essaiera de faire passer ensuite comme message, c'est que le péché du monde occidental, c'est de ne se préoccuper que du centre et d'ignorer les « périphéries », termes qu'elle employait déjà, 25 ans avant le [pape François](#) ! Et même si Vatican II a fait évoluer les congrégations missionnaires, elle dénonce celles qui, encore, ne sont présentes que dans les grandes villes, au milieu des plus riches.

Jusqu'à sa retraite, qu'elle prend en 1970, Emmanuelle ne cesse d'écrire à ses supérieures : « Mais quand allez-vous m'envoyer auprès des plus pauvres ? » Il lui faudra une belle obstination pour avoir le droit enfin, à 62 ans, de refuser de rentrer en France pour pouvoir s'installer chez les chiffonniers du Caire. Une nouvelle aventure commence !

Je veux rester collée à une humanité qui souffre. Je ne peux pas me contenter de jouir sur terre de la lumière divine, alors que mes frères et sœurs ne l'ont pas.

Il y a trop de souffrance dans ce monde.

Je n'accepte pas d'être une privilégiée. Je ne m'en donne pas le droit.

J'ai le Christ pour modèle. Jésus a voulu tomber dans la douleur d'un tel monde.

Il est mon modèle.

Je n'ai pas le droit de profiter d'une vie luxueuse, en me procurant tous les plaisirs de la vie !

Nous sommes quelques personnes dans le monde à refuser cela.

Que chacun suive sa vocation ! Si le Seigneur me donnait le choix d'entrer au paradis ou de revenir sur terre, je reviendrais sur terre.

Je retournerais chez les chiffonniers du Caire, là où j'ai été le plus heureuse en vivant 22 années de justice avec sœur Sara, ma compagne de bidonville qui est la transparence même.

Testament Spirituel, Presses de la Renaissance

Yallah ! En avant !



S'acharner toujours ! Yallah ! On connaît le cri de ralliement de la « sœur universelle ». Jusqu'au bout elle se battra pour les enfants et les familles les plus pauvres.

Sœur Emmanuelle aura souvent raconté son entrée triomphale dans le bidonville de Ezbet-el-Nakhl (la palmeraie). Aidée par un couple de [coptes](#), qui s'était poussé pour lui laisser un bout de cabane, elle est arrivée, juchée sur une petite voiture tirée par un âne, sur laquelle on avait entassé un lit, une chaise et un tabouret. Autour d'elle, une myriade d'enfants dépenaillés criaient : « La mariée, la mariée ! » Elle avait réussi à obtenir l'autorisation de sa congrégation : à condition de revenir chaque week-end dans son couvent, la semaine, elle la passerait là, au milieu de ses nouveaux amis.

Une installation plus que rudimentaire !



À Ezbet-el-Nakhl, pas de palmiers, pas d'oiseaux, pas d'électricité et pas d'eau courante, mais des porcs en liberté, des rats, des chiens, des poules, des cafards, des mouches et beaucoup beaucoup d'enfants ! Des ordures aussi, bien sûr, dont l'odeur abominable s'infiltrait partout. On finira par vivre avec. Emmanuelle s'installe dans ce qui deviendra son palais : une cabane minuscule, au seuil de laquelle se roulaient les cochons. Elle mange par terre, une fois par jour, des fèves avec un peu d'huile. Le bonheur ! Un sentiment de plénitude, d'avoir enfin trouvé sa place : elle sera la « sœur universelle ». « J'ai très bien senti qu'aucun homme ne pourrait satisfaire mon cœur. C'est petit un homme. Ça tombe malade, ça vous contrarie, ça meurt. J'étais trop ardente, trop passionnée, trop absolue. J'ai donc opté pour l'amour universel. Le vœu que j'ai prononcé implique qu'en refusant une relation charnelle avec un seul homme, je me déclare prête à me donner corps et âme à tous ceux, dans le monde, qui ont besoin de mon amour, de mon énergie, de ma chair, de mes mains, mes pieds, mes yeux. De tout mon être, quoi ! Je crois que l'important pour moi, n'est pas tellement de vivre que de faire vivre. Parfois, j'ai l'impression d'avoir des milliers d'enfants. »

On connaît la suite. Pendant vingt-deux ans, Emmanuelle vivra au milieu de ses chiffonniers. Elle découvre la grande dignité de ses populations misérables et la joie qui se dégage du bidonville où la fraternité est de règle. « Je m'asseyais sur un carton, par terre, au milieu des ordures, adossée à un vieux bidon. Les rats se démenaient partout, l'âne brayait. On buvait du thé brûlant et on parlait de la dernière

descente de police, du chiffonnier qui était tombé de sa carriole, de la femme qui avait été chassée par son mari, de tout et de n'importe quoi... » Pendant quelques mois, Emmanuelle se laisse submerger par sa nouvelle vie. Elle s'en imprègne et apprend les codes... Et puis sa vitalité reprend le dessus et s'impose alors cette conviction : les chiffonniers ont droit à une vie décente !

Le succès d'une religieuse ardente et décidée

Se succèdent alors, au fil des années, les écoles, les consultations médicales, l'éducation des femmes, l'alphabétisation, le dispensaire, des ateliers, des clubs, un terrain de foot, et enfin l'usine de compost. Cette usine, c'est certainement la réalisation dont elle est le plus fière : des ordures, on fait de l'engrais qui fertilise les terres égyptiennes. « Des germes de mort qui deviennent des germes de vie ». Pour financer ces projets, Emmanuelle prend son bâton de pèlerin et fait le tour des rédactions des médias occidentaux. Les médias français l'accueilleront durant des années. *Yallah!* En avant ! devient son mot de ralliement. Son franc-parler, sa vivacité et son humour font recette. Les dons affluent. Cela lui permettra de voler au secours d'autres enfants en difficulté à travers le monde : au Soudan, au Sénégal, au Liban, aux Philippines, en Haïti. La création d'ASMAE (Les amis de sœur Emmanuelle) parachève son œuvre et assure jusqu'à aujourd'hui la pérennité de son action.



Association suisse des Amis de Sœur Emmanuelle

En 1993, elle rentre en France et subit de plein fouet la morosité ambiante. Cette femme d'action, pas vraiment faite pour la retraite, s'investit alors dans l'écriture et la collecte de fonds pour son association et en faveur de toutes les misères. Souvent invitée sur les plateaux de télévision, elle étonne et éblouit même les plus endurcis par son énergie et sa capacité d'amour extraordinaires. Elle n'hésite pas à demander à l'Église et aux plus fortunés de vendre leurs biens pour donner aux plus pauvres, leur promettant ainsi de trouver « la joie » : « J'ai pensé à vivre d'amour, et je crois en effet que l'amour est éternel. Plus fort que la mort. La mort attaque tout ce qui est matériel. »

Saint Paul a dit une phrase que je me répète très souvent quand je prie : « Nous ne savons pas prier, mais l'esprit de Dieu en personne s'unit à notre esprit pour crier vers Dieu : abba, père. »

Dans le silence, dans le vide, c'est difficile à expliquer, j'appelle et reçois Dieu.

Recevoir Dieu, c'est la fameuse phrase des Psaumes que saint Augustin aimait tant : « l'abîme appelle l'abîme ».

L'abîme, c'est l'homme, sa pauvreté, son vide, son néant. Cet abîme du rien appelle l'abîme du tout.

L'homme crie vers Dieu, son infinitude, sa plénitude, sa bonté immense, sa paternité. La présence de Dieu se manifeste dans la paix et une sérénité très grande. La présence de Dieu rend l'âme comblée.

Les dernières années



Dénudée par la vieillesse, Sœur Emmanuelle envisageait la mort comme une «rencontre filiale» avec son Seigneur.

Sœur Emmanuelle aura passé les dernières années de sa vie à Callian, dans le Var, auprès de ses sœurs âgées. La mort vient la trouver le 20 octobre 2008. Celle qui disait d'elle-même : «Je ne peux plus me prendre pour Sœur Emmanuelle», semblait être entrée dans une nouvelle phase de sa vie. Des livres et de nombreux entretiens se sont fait l'écho de conversations au cours desquelles elle relisait son parcours, et évoquait sans nostalgie «la dernière page» de son existence, celle qu'il lui faudrait bientôt tourner avant «l'ultime rencontre».

Parlant de la mort, elle évoquait d'abord «la fragilité de nos bonheurs sur terre». «Nos bonheurs ont un goût de mort», confiait-elle ainsi à Sofia Stril Rever, une amie de sa famille qui, durant l'été 2007, poursuivit avec elle un dialogue depuis longtemps commencé .

Allongée sur son lit, ou recroquevillée dans son fauteuil roulant, habitée par un «authentique sentiment d'accomplissement», elle disait aussi combien la rassurait la certitude que l'association qu'elle avait fondée et qui était «un peu son âme» allait poursuivre son œuvre. «Je suis comme une mère qui va quitter ce monde et qui laisse ses enfants», confiait-elle ainsi avant l'été à Annabelle Cayrol et Jacques Duquesne .

«Je passe la main, la cordée est solide»

«Ce sentiment de continuité, de prolongement me rassure. Je me dis, comme tous les gens je l'espère : (...) je passe la main, la cordée est solide.» Avec son joyeux tempérament, elle ajoutait alors : «J'aurais pu mieux faire, j'aurais dû mieux faire ! Mais j'ai fait ce que mon cœur et Dieu me dictaient ! Si vous le voulez bien, c'est avec lui que j'en parlerai !»

Alors qu'un mince tuyau reliait ses narines à l'assistance respiratoire dont elle avait désormais besoin, elle méditait aussi sur la fragilité et la dépendance de celui qui entre dans le grand âge. "Plus j'avance en âge, ajoutait-elle, plus je me sens misérable, dans le sens où je manque d'amour, de sens de la fraternité, d'intelligence face au mystère de Dieu. Je ne dirige plus rien, je ne possède rien, je peux enfin me laisser glisser comme une petite goutte d'eau, dans le grand fleuve de l'Amour."

Sentant sa barque s'éloigner peu à peu du rivage, Sœur Emmanuelle regardait la mort en face. S'y préparait. «Au moment où je me rapproche des éternités des éternités, confiait-elle à Sofia Stril-Rever en reprenant les paroles du P. Théodore Ratisbonne, fondateur de sa congrégation, je vois la mort pareille au mouvement de l'enfant qui se jette dans les bras de son père. Je me replace dans cette vérité essentielle de ma foi en le Seigneur. Je suis sa fille, je suis née et j'entrerai dans la mort par ce lien de filiation aimante qui a traversé toute ma vie. Je me prépare à vivre la rencontre filiale avec mon Seigneur. L'amour, dans un face-à-face d'éternité. Enfin.»

«La mort est une très grande bénédiction»

Au fil des mois, ses paroles se faisaient plus précises, plus personnelles. «Je n'ai pas peur de mourir», assurait-elle à ses visiteurs, rappelant que pour un chrétien, «mourir devrait être le plus beau jour de la vie». «Quelle joie de marcher vers cette ultime rencontre !», ajoutait-elle avec un large sourire. Lorsque la rencontre était propice à la confiance, elle ajoutait que l'agonie lui faisait peur, et qu'elle combattait cette peur en récitant le "Je vous salue Marie«, et méditant particulièrement ces mots : »Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort."

Interrogée sur cette «divine» rencontre qu'elle espérait tout en égrenant son chapelet, elle cherchait le mot juste pour dire le cœur de sa foi. "Mon espérance, c'est Pâques, c'est-à-dire que le calvaire, l'agonie à Gethsémani, toute la souffrance du Christ aboutissent à quelque chose«, confiait-elle déjà en 2005 (4). »Oui, je crois à l'éternité, je crois à la résurrection de la chair qui commence ici sur terre. La mort est une très grande bénédiction. Si Dieu a permis la mort, c'est qu'à travers cette épreuve redoutable, un bien se dégage. L'homme se purifie par la mort. Et nous marchons ainsi vers l'éternité où il n'y a plus que l'amour. Car l'amour est plus fort que tout, l'amour est plus fort que la mort."

«Je meurs et je ne meurs pas, assurait-elle à ceux qui partageaient tant avec elle. C'est comme si une durée de vie m'était encore donnée, après ma mort elle-même. Je ne vous quitterai pas parce que, après moi, ce que j'ai entrepris non seulement continuera, mais aussi se développera.»

L'agonie me fait peur ! Mais ça va passer !

Au moment où je me rapproche des éternités des éternités, je vois la mort pareille au mouvement de l'enfant qui se jette dans les bras de son père. Je me replace dans cette vérité essentielle de ma foi en le Seigneur. Je suis sa fille, je suis née et j'entrerai dans la mort par ce lien de filiation aimante qui a traversé toute ma vie. Je me prépare à vivre la rencontre filiale avec mon Seigneur. L'amour, dans un face-à-face d'éternité. Enfin.

Mille et un bonheurs.

Méditations de Sœur Emmanuelle, Éd. Carnets Nord.

La prière selon sœur Emmanuelle



Sœur Emmanuelle était une femme d'action. Dans sa grande vieillesse, elle deviendra une femme de prière et de contemplation. Mais Jésus restera son plus grand amour !

Sœur Emmanuelle a toujours affirmé qu'elle n'était pas une [mystique](#) ! Dans sa bouche, « mystique » veut dire avoir des relations sensibles avec Jésus. Elle disait qu'elle n'était pas comme ceux qui sont en état d'exaltation quand ils prient. Pas du tout son cas ! Elle est très rationnelle et sa piété, dit-elle encore, est toute « déductive » : « Je constate que la vie passe, le fleuve coule. Si je n'avais pas Dieu qui me commande l'amour, il ne resterait rien, juste un peu d'eau salée » (*Le paradis c'est les autres*, Flammarion).

Aimer le Christ dans son humanité

En entrant au couvent, Emmanuelle n'entend donc pas rester à méditer devant le saint sacrement... elle veut de l'action ! Mais de l'action pour une vie plus féconde, plus grande, et qui suppose [chasteté](#) et [obéissance](#). Tout cela en vue d'aimer l'humanité dans le Christ ou si on préfère « d'aimer le Christ dans son humanité ». La prière d'Emmanuelle sera donc, dans les premières années de sa vie religieuse, et même bien après, pleine de l'amour qu'elle porte aux autres, aux enfants en particulier auxquels sa congrégation l'envoie. Car, c'est décidé, Emmanuelle part en Turquie ! Son bac philo en poche, elle sera pendant trois ans une maîtresse d'école parfaite pour les élèves pauvres et chrétiens des minorités grecques et arméniennes que les sœurs de Sion accueillent dans leur petite école gratuite d'Istanbul. Elle sera ensuite professeur de français au collège, et enseignera avec succès les jeunes filles musulmanes de bonne famille d'Istanbul. En 1937, elle prononce ses vœux perpétuels, malgré l'inquiétude de sa supérieure : « Vous êtes sûre ? Vous êtes si vivante ! » Mais Emmanuelle est sûre... Elle aime sa vie, elle aime ses élèves, elle aime son couvent, elle aime la messe et la prière avec ses sœurs. Emmanuelle est heureuse !

Le bonheur des bidonvilles

Ce bonheur dans l'action, dans le don de sa vie à d'autres, trouve son parachèvement au Caire, où elle s'installe à 62 ans, âge officiel de sa retraite, dans un bidonville de chiffonniers. Emmanuelle a alors la confirmation de sa vocation rejoindre les plus pauvres, comme le père Damien qui avait enthousiasmé



son enfance. Le Christ lui apparaît alors dans ces enfants sales et misérables, dans ces femmes battues et toujours enceintes, dans ces hommes qui n'ont rien. La messe quotidienne, à laquelle elle tient tant, soutient sa prière. Jésus est là, elle en est certaine ! Cette vie dans les bidonvilles du Caire sera la grande aventure de sa vie. Elle va réussir l'impossible en faisant construire des écoles, des maisons et des dispensaires, bientôt soutenue par des dons venus du monde entier. Entre-temps, elle fonde une association, «Les amis de sœur Emmanuelle», qui deviendra en 2005 «ASMAE - Association Sœur Emmanuelle», qui aide aujourd'hui plus de 60 000 enfants de par le monde.

C'est dans sa vieillesse que la prière d'Emmanuelle se transformera. Revenue en France, en 1993, un peu contre son gré avouons-le, elle devient au fil des années qui passent une « sœur orante ». Riche de ses expériences, elle vit sa vieillesse comme un accomplissement. « Avant, j'étais aspirée par l'action, maintenant je me laisse aspirer par le silence et la sérénité ». Tout devient plus simple, tout se purifie. Dans son testament spirituel terminé juste avant sa mort en 2008, elle fait état de cette joie qui l'habite. Par la prière, le souffle de Dieu remplit son cœur.

Je prie la Vierge en contemplant doucement la maternité spirituelle de Marie. J'unis ma prière à la sienne. Je fonde mon esprit dans sa lumière. Je joins mon cœur au sien. C'est un cœur à cœur ininterrompu.

Avec Marie, je me sens en relation avec ceux qui souffrent. Je ne dirais pas que je me sens responsable de ceux qui souffrent, ce serait trop fort. Mais je suis reliée profondément à mes frères et sœurs en humanité. Nous sommes unis dans une intimité particulière qui est celle de la prière.

Testament spirituel, Presses de la Renaissance